

80183 ¹

Les Labyrinthes Compagnonniques

D'après

les indications des Compagnons
Etranger. Coullens de Pierre
Albert Bernet. de Sémiac
de La Siberte

par M. Joseph Tranelle



Homage
to men & life
Raymond Corraze
V. 6

95-36

Les Labyrinthes Compagnonniques

68^e L'an dernier, je me suis permis de présenter au Congrès des Sociétés Savantes tenu à Lyon, un travail sur "Quelques décrets contre le Compagnonnage", je me permets, aujourd'hui de vous faire connaître l'un des caractères particuliers du travail des Compagnons, ainsi que l'explication des signatures collectives des Devoirs apposées dans les constructions des cathédrales.

Je trouve dans le livre de Compagnon Albert Bernet "Joli Cœur de Pouyastruc" l'ouvrage par Jean de Pierrefeu les éléments de cette histoire dont le livre au lecteur le sens mystérieux et secret, comme tout ce qui touche au Compagnonnage et, plus particulièrement au rite "Étranger du Devoir de Liberté". le plus ancien, puisqu'il est né, dit-on, au temple de Salomon.

Les labyrinthes figurés sur le sol des églises des cathédrales et de certains monuments étaient "la signature collective des groupes Compagnonniques des constructeurs". On s'est souvent étonné que les grands monuments, surtout les cathédrales dont les documents existent, n'aient jamais fait connaître les noms des Architectes qui les ont pensés et qui les ont fait édifier sur des plans que, rarement, leurs successeurs ont modifiés.

(1) Pouyastruc est une petite localité à côté de Carbes (H^{te}-Garonne).

car les grandes églises romanes ou gothiques ne se sont pas bâties en quelques jours, plusieurs années ont été consacrées à leur érection, à leur achèvement, à leur ornementation.

Les Anciens définissaient les labyrinthes de la façon suivante "des lieux remplis de tours, de détours et de différentes routes qui menaient les uns dans les autres de sorte, qu'il était très difficile à ceux qui s'y engageaient de s'en pouvoir retirer" Vous pensez combien cela prenait de l'importance pour ces Compagnons dont la science constructive était considérée par ceux qui la mettaient à profit comme une religion, car si l'édifice se profilait sur l'horizon, la pensée créatrice et à plus forte raison, la signature de l'Architecte devaient demeurer secrètes, seulement connues des seuls initiés.

À la fin du XVIII^e et au cours du XIX^e siècle, les figures des labyrinthes ont préoccupé les historiens et les archéologues. Ils se sont demandés si ces figures étaient d'origine chrétienne, si elles symbolisaient une idée religieuse, ou bien, si elles étaient d'origine païenne. Nous pensons que cela devait figurer une chose mystique et symbolique, pouvant seulement intéresser les corporations de constructeurs ou les vieilles confraternités.

À l'heure actuelle, ne voyons-nous pas s'affirmer dans le commerce, dans l'industrie, dans le syndicalisme corporatif, ces signes collectifs, ces "labels" qui sont la signature d'une firme, d'une corporation, ou d'un

groupe artisanal ou artistique. C'est qu'en effet une œuvre est rarement le fait d'un seul individu, elle résulte toujours d'exposés généraux, de collaborations, parfois insoupçonnées, qui n'en ont pas moins façonné le cerveau des constructeurs et la base des plans qui en surgiront ne sera jamais changée, mais seulement modifiée en cours d'exécution par les contacts d'expériences et l'on comprend très bien cette idée, le sens et la valeur de cette signature collective.

Le labyrinthe est un plan symbolique indiqué sur les parages des églises et autres monuments. Il est composé de pierres de différentes couleurs ou de carrelages en mailles et d'autres fois, encore, d'assemblages de cailloux ronds de différentes teintes, tel que l'on peut le voir de nos jours dans une maison d'artisan, probablement du XVIII^e siècle dans une petite ville des Basses-Pyrénées à Pontacq.

Le monde savant connaît très bien les divers labyrinthes que Pline a fait connaître. Les labyrinthes, dit M. de Caumont, dans son livre d'architecture étaient considérés comme l'emblème du Temple de Salomon. A l'époque des Croisades, on y faisait des stations qui tenaient lieu du pèlerinage de la Terre-Sainte. Cela s'observait dans les cathédrales de Reims, dès le XIII^e siècle, vers 1240. Le même auteur nous dit, que les églises mérovingiennes et carolingiennes ont eu des labyrinthes en mosaïque, dont ceux du XIII^e siècle ne sont que la copie.

Cette décoration était même employée par les Romains puisque l'on a trouvé et que l'on trouve encore dans les thermes reconstitués, tel à Verdes (Rou.-et-Cher) le labyrinthe en mosaïque. Plusieurs Labyrinthes sont détruits dont le Compagnon Bernut possède les gravures, notamment, celui de Saint-Bertin à Saint-Omer, celui de la cathédrale de Chartres (1). Ils prennent différents noms; on les appelle dans certains endroits: labyrinthes; dans d'autres, "Chemins de Jérusalem" et dans d'autres encore; "Chemins de la Vie" (2).

Deux hommes avertis, mais n'ayant pas dit toute leur pensée, retenus sous doute par quelque serment, ou encore, ne voulant pas s'attirer la haine de vieux Compagnons fanatiques, ont jeté l'idée de ce que pouvait être le symbole des labyrinthes. C'est Jules Cailhabau, dans son ouvrage d'Architecture et des Arts et Vollet le Duc, dans son "Dictionnaire de l'Architecture". Ce dernier avait pourtant quelque raison de connaître la signification exacte des labyrinthes, s'il avait voulu la révéler, car il collaborait toujours avec le Compagnon de "Devoir de Liberté" qui furent ses intimes et, par lesquels, il fut probablement initié aux rites du Compagnonnage, ainsi qu'en témoignent certains de ses signatures.

Nous retrouvons une preuve à la flèche de Notre-Dame de Paris. Sur un des poteaux d'angle, celui

(1) Larousse universel 2^e Vol. Lettres, page 3. 2^e colonne

(2) Ce nom lui était donné parce qu'il fallait souvent plus d'une heure pour les parcourir à genoux. Abbé Duret. Notions élémentaires d'architecture religieuse ch. VII. Architecture gothique XIII^e siècle, p. 206 et suivantes.

de droite, à une hauteur assez élevée, est encastré une plaque dont les dimensions sont: $0^m 34 \times 0^m 14$. La rédaction de cette plaque est ainsi conçue: Dans le haut, "est dessinée une banderolle déployée, les bouts tombants " l'inscription qui y figurait est à peu près effacée par la rouille, mais les quelques lettres qui restent peuvent reconstituer le texte qui est celui-ci:

"A la Gloire du Grand Architecte de l'Univers"

Sous cette banderolle et à l'axe est une étoile au milieu de laquelle se trouve la lettre G, sous cette étoile on peut lire:

"Cette flèche a été faite en l'an MDC.CC.LIX. m.

"Hollé. le Duc, architecte de la Cathédrale;

"Car Ballu, entrepreneur de charpente;

"Georges, étant gâcheur des Compagnons du
"Devoir de Liberté". (nous donne cette plaque à la fin)

Sous cette inscription, se trouvent l'équerre et le compas entrecroisés, les points de jonction de l'équerre et du compas sont traversés par la règle; sur le bout droit de la règle, nous trouvons la lettre H, sur le bout gauche la lettre D, et dans les branches du compas, dans la partie formant triangle avec la règle, nous lisons la lettre C. Ces différents dessins et lettres forment l'ensemble des armoiries des Compagnons Charpentiers 2^{trangers} du Devoir de Liberté.

Sur les quatre arêtiers de la flèche sont fichées les statues en cuivre des douze apôtres et des quatre

évangélistes, soit quatre statues par arêtières. La statue de l'un des quatre évangélistes n'est autre que celle de Viollet-Le-Duc, c'est la seule qui a le dos tourné et qui regarde la flèche de la cathédrale, elle semble vouloir indiquer l'endroit où se trouve la plaque de fer décrite ci-dessus.

Les labyrinthes sont peut-être d'origine païenne. Cet usage est-il venu d'Orient après les Croisades?

Les auteurs ci-dessus cités ont retrouvé des ressemblances identiques entre les labyrinthes de France et ceux d'Allemagne. Ils ajoutent que les artistes, parfois ne faisaient pas grands frais d'imagination pour réaliser ces compositions. Comment en serait-il autrement?

Il y avait entre les constructeurs communion de pensée. Ils se servaient peut-être de modèles ou de patrons qu'ils reproduisaient partout de façon identique. Caillhabaud dit aussi: Cette notion viendrait donner, s'il se peut, un "nouveau poids à la question si obscure du Compagnonnage et de l'affiliation parmi les membres de ces Compagnies de constructeurs" (1858).

Nous retenons le nom de "Chemin de Jérusalem" donné à quelques labyrinthes dans certains cas et dans certains rites Compagnonniques. Les Compagnons ^{au moyen-âge} ne devenaient de parfaits initiés que lorsque ils avaient fait le pèlerinage de Jérusalem et de nos jours encore dans certains rites de Compagnonnage allemand on est dans l'obligation de faire ce pèlerinage pour

obtenir
La grande maîtrise

7
Nous pouvons donc affirmer que le labyrinthe est la signature collective compaguonnique des vieux constructeurs qui servit, d'après certains souvenirs, jusqu'à 1459. Nous devons rappeler ce que la tradition orale de nos vieux Compagnons et quelques rares documents nous apprennent. Le premier fondateur du Compagnonnage, au point de vue légendaire, ne saurait être que le roi Salomon. lequel aurait créé le rite du Devoir, devenu plus tard "et de liberté" dont se sont réclamés les constructeurs de cathédrales jusqu'au XV^e siècle.

Dans l'Égypte les Pyramides, certains temples étaient destinés à recevoir les corps du Pharaon et des princes de leurs familles. Mais, ici encore, ces constructions, du moins celle qui devait être le vrai tombeau de ces rois, devait conserver un caractère mystique qui comportait, en premier lieu, le secret absolu de cette dernière disposition technique et, dès lors, le choix des ouvriers revêtait une importance particulière. Ils devaient posséder toutes les qualités morales et professionnelles. Eux seuls connaissaient la situation du lieu réservé où serait déposé le corps du Pharaon et ses richesses funéraires.

La tradition veut que pour conserver seule la mémoire de ces hommes d'art d'une capacité professionnelle parfaite et d'une force morale à toute épreuve

pour résister à l'appât des richesses qui pourraient leur être offertes pour révéler ce secret, que ceux qui exécutaient ces travaux gigantesques, eussent le labyrinthe anonyme pour signature des corporations compagnonniques, lesquelles avaient peut-être d'autres noms à l'époque (1).

Comment s'édifiait une cathédrale, notamment à partir du XI^e siècle? Les documents que nous possédons vont nous l'apprendre. Lorsque un roi, un seigneur, un évêque décidait qu'une cathédrale serait edifiée, il faisait choix de la Confraternité à laquelle seraient confiés les travaux. A cette époque, les Compagnonnages étaient, avec les Corporations, depuis longtemps constitués. Le plus fameux, entre tous, était le "Devoir de Liberté". Par la suite, quand le Christianisme s'implantait définitivement et uniformément en France le Devoir voulut bien reconnaître Jésus comme une haute valeur morale mais il se refusa à le reconnaître comme Dieu. Et c'est alors pour bien se distinguer des groupes corporatifs qui acceptaient la déification de Jésus, qu'ils ajoutèrent au mot "Devoir" ceux d'"Echange de Liberté".

Ce groupe libre, ayant hérité des idées généreuses des Anciens, admettait dans son sein tous les hommes dont la valeur technique et morale était incontestée.

(1) Dans le beau livre de M. M. Laveran et Rey "du Pays du Compagnon" p. 169, il est écrit: "un livre sculpté en marqueterie porte deux inscriptions l'une qui est un vrai rebus, peut être la signature de l'artiste". nous n'hésitons pas à croire que c'est la un labyrinthe particulière signature des Compagnonnages créateurs de l'œuvre si belle de en boiserie. (J.P.) Cathédrale de

sans s'inquiéter de leur religion et de leur origine. C'est à raison de ce talent professionnel nettement reconnu par les grands corps sociaux: Royauté, Féodalité, Eglise qu'ils furent toujours les premiers appelés pour édifier les Cathédrales ou les autres grands monuments.

Il est peut-être curieux et intéressant de faire connaître leur formation professionnelle et leur manière de vivre. Le groupe étant choisi, les diverses corporations le composant se réunissaient pour organiser le Chantier à l'endroit indiqué et arrêté par le donateur: Roi, seigneur évêque ou abbé des grands Ordres religieux. Leur premier soin était la création d'un local spécial appelé "la Loge", dans lequel les Assemblées avaient lieu. Dès la première réunion, chaque corporation désignait "deux membres" pour former "la Chambre Suprême". Ces personnalités étaient toujours choisies parmi les plus capables de la corporation. Pas de jalousies, pas de rancunes, devant "la Valeur" tous s'inclinaient.

Ces hommes d'élite assemblés, avaient à désigner leur Chef suprême qui était aussi choisi parmi les meilleurs d'entre-eux. Elu, il devenait le "Maître de l'Œuvre". Il appartenait à une corporation quelconque, mais désigné parce qu'il était le plus qualifié, il imposait l'obéissance rigoureuse à sa direction. Celui-ci "tracait" les plans et ceux-ci établis, la "Chambre Suprême" se réunissait en "Loge" pour les discuter et y apporter

toutes modifications utiles qui assureraient la réussite de l'Œuvre commune à réaliser.

Deux corps ^{d'état} jouaient un rôle particulier, c'étaient les corporations des Ymagiers (sculpteurs de nos jours) et des Verriers (exécuteurs de vitraux). Elles seules, parmi toutes les autres corporations, avaient toute liberté pour interpréter leur pensée, seules les dimensions leur étaient imposées. Pas de patronat, tous égaux, deux seules choses comptaient, la science technique et l'intelligence créatrice. Aussi, pas d'ambitions personnelles, puisque les noms de ces "Maîtres es Œuvres", de ces ymagiers, de ces verriers, dont la fertile imagination et la puissance de leur foi, ont permis cette variété de scènes, cette souplesse d'exécution, cette beauté qui nous confond. Aucun n'est connu. Pourtant quels Chefs-Œuvres ne nous ont-ils pas légués. Ce n'était pas comme aujourd'hui, où le "Maître de l'Œuvre" (l'architecte) veut voir sa seule signature étalée sur les murs, oubliant totalement la collaboration apportée par les corporations exécutrices de ses plans. Le "Moi" n'existait pas, car la signature étant anonyme ne désignait que la Corporation. Cette signature c'était le labyrinthe. Quel symbole de modestie! Voltaire et Jean-Jacques Rousseau, l'ont comparé à la plus belle des philosophies.

Les Compagnons disaient que le nom ne comptait pas, seules la valeur et la beauté de l'œuvre devaient survivre. Aussi partout où ils passaient, les Compagnons

considéraient les labyrinthes comme l'emblème du souvenir des vœux qui avaient versé leur sang pour des causes justes et en avaient arrosé dans leurs combats symboliques les pierres de ces édifices et partout où ils les rencontraient, c'était sur les labyrinthes qu'ils s'agenouillaient pour prier pour leurs Anciens. Dans les quelques labyrinthes qui subsistent, les figures primitives épousent la forme de l'ellipse et du rectangle, ce n'est que plus tard, que parut la forme polygonale. nous signalons celui de la cathédrale de Bayeux (Calvados) le seul qui, peut être, n'a jamais été modifié. Le labyrinthe, signature compagnonnique a disparu depuis 1459. or du moins, il n'a plus été employé par les Collectivités, quelques compagnons isolés, en ont encore signé leur travail particuliers (1)

Les Compagnons du "Devoir de Liberté" ayant affirmé leur esprit libéral sont traqués, les groupes de constructeurs devenus trop indépendants sont persécutés par le roi, les seigneurs et l'église, ainsi que par les "Maîtres des Corporations" emanation du pouvoir royal. Les ouvriers qui travaillaient sous les ordres de ces maîtres, du devoir ainsi surveillé, étaient pourvus d'une instruction technique très développée qu'ils se transmettaient de génération en génération, le plus souvent de père à fils, comme une initiation toute

(1) Dans le numéro du 15 juillet 1931 du "Compagnon du Tour de France" on trouve la gravure du labyrinthe de la cathédrale de Chartres
abbé Dufet .op. cité

mystique, soigneusement cachée aux profanes

Ils formaient des corporations puissantes, disciplinées, avec leurs traditions et leurs coutumes, englobant à la fois, maîtres et compagnons, sous le nom de "logeurs du bon Dieu" ou de "maçons francs". Ils se trouvaient partout où l'on avait besoin d'eux pour la construction d'une église. Ces corporations se développèrent surtout en Allemagne et en Angleterre où la mentalité était plus propice à cette forme d'enseignement (1)

Ces corporations indépendantes, ne se sentant pas en sécurité, n'étant pas assez puissantes pour lutter contre les pouvoirs royaux et ecclésiastiques qui s'affaiblissent de plus en plus, dans tout le Royaume, ils font appel aux philosophes, aux artistes et aux savants (à tort à notre avis), ils initièrent ces hommes distingués et les appelèrent "frères protecteurs". Ils pensaient ainsi être défendus par une élite intellectuelle et, de fait, constituèrent ainsi une puissance occulte qui ne leur fut d'aucun secours, bien mieux, celle-ci, à son tour, les persécuta.

À cette date (1450) disparaît le labyrinthe, l'équerre et le compas firent leur apparition dans les armes des Compagnons. En admettant parmi eux des membres bienfaiteurs, non ouvriers, ils aidèrent à séparer le travail manuel de l'idée, et l'organisation nouvelle

(1) E. Briquet. "Le Compagnon du Lou de France" 15 juillet 1938

qu'ils créèrent fut "La Franc-Maçonnerie" (1) qui prit de plus en plus la direction morale des peuples ce qui contribua à briser l'élan général du Compagnonnage rejeté ainsi à une situation de classe inférieure.

Il est curieux de constater que le labyrinthe disparaît au moment de cette nouvelle formation de société philosophique et qu'apparaît dans le Rite Compagnonniques, l'emblème de l'équerre et du Compas (2). Il est permis de comprendre pourquoi les "Compagnons Etrangers du Devoir de Liberté" veulent garder secret le sens mystique du labyrinthe qui leur rappelle les longues années de gloire créatrice.

Tout termine cette longue étude d'un point tout particulier de l'ancien Compagnonnage et serait utile de faire connaître les noms de quelques "Maîtres de l'Œuvre" qui ont contribué à embellir notre beau pays de France et nous ont laissé des témoignages émouvants de leur science. Ces noms reviennent souvent encore dans les "Chambres" et les "Cayennes" Compagnonniques où ils sont vénérés.

Ce sont :

Robert, de Luzarche, qui travailla aux cathédrales de Paris et d'Amiens

Thomas, de Courmont, qui continua l'œuvre du précédent à la cathédrale d'Amiens, ainsi que

(1) Strasbourg, première constitution maçonnique, Avril 1459.

(2) Dans les armes maçonniques la règle ou la bisacrie sont remplacées par le niveau, le fil à plomb, la truelle et le marteau.

son fils Robert;

Pierre, de Montréal, à qui l'on doit la Sainte Chapelle de Paris;

Jean, de Chelle et Regnauld, de Corbeil, qui collaborèrent aux travaux de Notre-Dame de Paris;

Erving, de Steinbach, auteur du portail de la cathédrale de Strasbourg et de différents chefs d'œuvres;

Villard, de Honnecourt, qui est supposé l'auteur de la cathédrale de Cambrai;

Pierre, de Corbie, continuateur des travaux de la cathédrale de Reims;

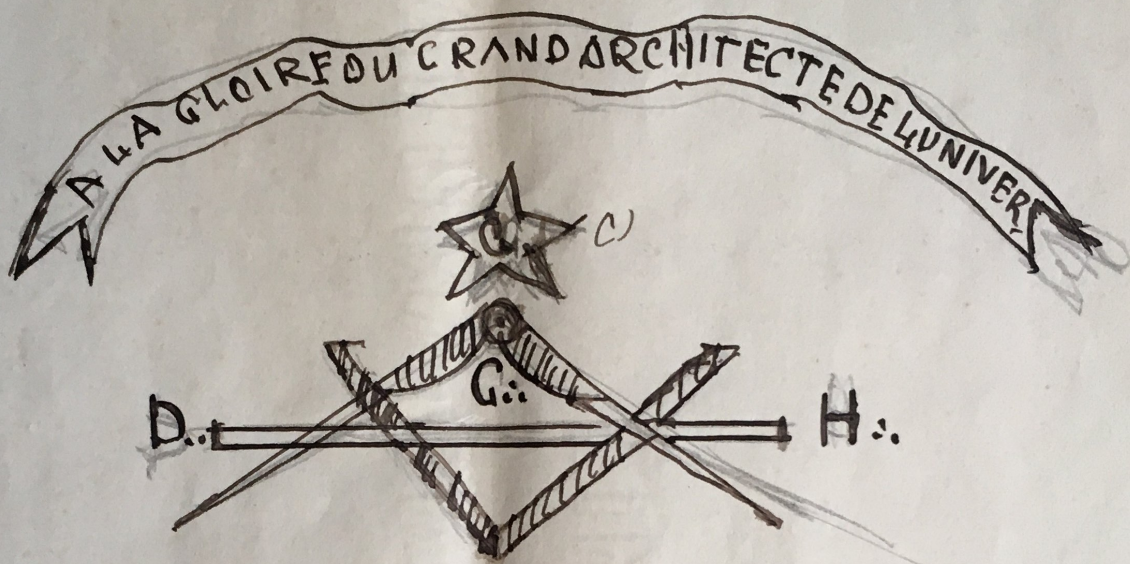
Raimond, de Vellorix, Amaull, de Montredon, Henry, de Harbonne, Jacques, de Faveris, qui ont successivement collaboré à la cathédrale de Gérone (Espagne).

Tous ces Maîtres. (1) vivaient du XII^e au XIV^e siècle. On peut y ajouter au XVI^e siècle. Androuet du Cerceau, dont l'œuvre la plus remarquable est le Pont-neuf de Paris. Il n'est pas douteux que ces hommes vénéralés dans les anciens métiers ont été tous initiés aux pratiques du Compagnonnage que soit par le Devoir de liberté ou par celui de Maître Jacques ou encore par celui de Père Toubiers, issus de la rupture entre les indépendants et les corporations soumises au Pouvoir établis au XVI^e siècle.

J. Gradelle

(1) On remarquera que seuls le prénom et le lieu de naissance sont connus, le nom patronymique n'est jamais donné. C'était la règle absolue dans toutes les corporations compagnonniques.

Plaque de fer au-dessus de l'entrée
de la cathédrale de Paris



Armes des Compagnons
Etrangers du Devoir de Liberté

G. dans le triangle = égale: Genie
D. au bout gauche = égale: Devoir
H. au bout droit = égale: Honneur
C. dans le triangle = égale: Concorde